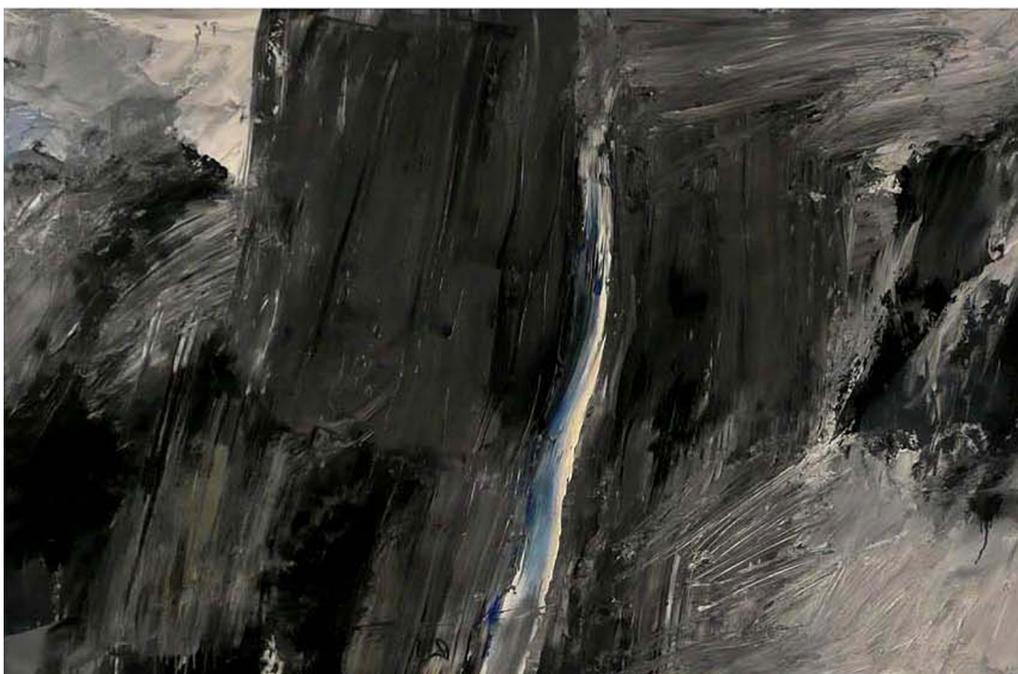


MUSÉE GÉO-GHARLES
Sport | Culture et Art contemporain

JEAN-MARC ROCHETTE
DU PRIVILÈGE DE LA VERTICALITÉ



©Jean-Marc Rochette, *Ailefroide*, 2010, huile sur toile, 130 x 190 cm.

17 juin - 18 décembre 2011

Sommaire

Présentation de l'exposition	3
Entretiens (extraits)	4
Jean-Marc Rochette, peintre / Élisabeth Chambon, conservateur du musée Géo-Charles	
« Je sais mes montagnes par coeur »	5
Laurence Huault-Nesme, directrice du musée Hébert, La Tronche	
Le boeuf et le lac	7
Jean-Marc Rochette	
Biographie	8
Iconographie	10
Autour de l'exposition	11
Informations utiles	12

Exposition Jean-Marc Rochette

Du privilège de la verticalité

Vernissage le vendredi 17 juin à 18h30 en présence de l'artiste.

Première exposition inédite dans un musée français présentée du 17 juin au 18 décembre 2011. En collaboration avec le musée de Grenoble et le musée Hébert (La Tronche).

L'exposition présentera des toiles et des aquarelles liées au thème de la montagne (réalisées spécialement pour le musée) et à la question du paysage ainsi que des portraits et des autoportraits. Un catalogue de l'exposition sera édité en partenariat avec les Éditions LIENART.

Exposition "En Résonance avec la Biennale de Lyon 2011".

Le musée a reçu le soutien du Conseil Général de l'Isère et de la DRAC Rhône-Alpes.

«Il y a dans la démarche de Jean-Marc Rochette, avec une intransigeance et une lucidité remarquables, la nécessité de s'installer au coeur du paysage. S'en est-il enchanté ? Nos échanges en témoignent notamment ce besoin obsessionnel de pratiquer la peinture tous les jours depuis quelques années, rocaillieux et allègre désir de peindre, un espace mental propice à l'avènement des formes, à faire remonter le réel.

C'est d'abord le paysage d'altitude, la permanence d'un thème privilégié de la peinture, lieu fondamental et nécessaire de sa création; confrontation avec soi-même, affrontement à la redoutable fascination de la nature. Cela s'impose comme une urgence essentielle.

Le paysage, la mémoire d'un lieu, semble le repère d'un véritable exercice spirituel et corporel. Comme la montagne, la peinture lance un défi à rejoindre un horizon jamais entièrement atteignable. Elle annule toute éventualité de distraction, oblitère l'ordinaire, comme une mise à l'épreuve du lieu, des limites de l'individu. Il y a dans les deux un désir de consumer une énergie, la rigueur rugueuse du paysage, celle qui menace de vertige et de débordement, une suspension à la limite du figurable au coeur même de sa peinture.

Comment le tableau nous saisit et nous dessaisit de toute possibilité de maîtrise car des toiles de Jean-Marc Rochette, sous l'impulsion du geste, la luxuriance de l'huile, et la rapidité musculaire jaillit cette présence active et invisible du paysage, quelque chose de «très épais mais qu'on peut remuer» qui condense les forces, entre profane et sacré. Il n'y a rien à voir si ce n'est un éclat, un éclat qui nous éclabousse entre l'informe et le représenté. Sa peinture attire «la foudre de l'instant» c'est un espace de défi, de lutte dans la structure même du tableau.

De ce travail émerge ce questionnement persistant et résistant : comment faire émerger le renouvellement d'un thème d'une histoire enfouie de la peinture, évincée du paysage, réinventer ce sujet, le mettre en mouvement afin de le repaysager».

Elisabeth Chambon,
conservateur du musée Géo-Charles

Entretiens (extraits)

Jean-Marc Rochette, peintre / Elisabeth Chambon, conservateur du musée Géo-Charles

"(...)Souvent nous avons discuté, j'étais particulièrement attentive à ces « *propos en liberté* » ce que peindre signifie, qu'est-ce que cette énigme qui pousse à figurer ? Des interrogations insistantes, aptes à apporter une vue exacte de ce que fait un artiste, un artiste épris de son métier, de son art(...)"

"Du paysage-autoportrait (ou à l'inverse) nous sommes en présence d'une peinture qui loin de l'imitation, de la redite, vient bouleverser le sujet, offenser ce que l'on attend d'elle. Abstraction ou figure, pas un choix de l'une ou l'autre. Plutôt un éclair ou un orage (voir «Ciel d'Ardèche») ou encore une convulsion de la forme (fragment de corps supplicié) comme en train de s'échapper d'elle-même et de la touche si expressive et "*déchirante*." Serait-ce donc ça la peinture ? Ce corps sans figure (voir aussi "*die qual der Kindheit*", 2010) qui serait d'une vie entière revenue du royaume des ombres la tête brisée ? Et hisser alors sur la toile, l'homme concassé du chemin, bâti d'épuisement. Il pourrait faire sien les mots de Melville «*rudes commencements de l'homme où il fait connaissance avec la douleur*» tant il est vrai que le corps archive des traces, des mémoires de ce qui l'a affecté. Il a trouvé la matière, l'expression pour faire toucher de l'intérieur des nerfs cette douleur. Une sorte d'implication incisive qui maintient la peinture et ce qui la compose, comme donnée et complexe. Sans doute parce que ce monde là est plus poignant que n'importe quel autre, parce que la peinture a une vie complètement à elle, qu'il s'est donné la tâche d'en ouvrir les valves, de libérer les possibilités qu'elle a d'agir pour elle-même(...)"

"Il dit toujours la nature et pas le monde, ce mot revenait régulièrement dans nos conversations. D'où sa prédilection pour le rocher, la paroi, le glacier, la moraine, l'eau, les arbres. Il y a de la légende dans la terre, la sienne, terre primordiale, celle de ses ancêtres, une histoire où de Lascaux à Chauvet, aux Alpes et même à Berlin, il peint avec passion des mythologies de lieux, lieux privilégiés de l'enfance, sites parfois dotés de mystérieux pouvoirs : Borée, les Aigüères, la Béarde, Ailefoide, Tegelsee. Un artiste se déplace pour mieux trouver ses racines, en prenant du champ, ailleurs autrement, pour savoir d'où il vient, là dans les montagnes, les lacs et les rivières. Le paysage devient alors un partenaire, il le traverse, l'actualise dans ses soubassements historiques. C'est ce plein accord avec la terre qu'il ne cesse de proclamer, l'ivresse du dehors, le grand plein air, cette vue respirée des terres et des hauteurs. Jean-Marc Rochette renoue avec cette unité dans une rehistoricisation qui tient compte du passé avec une véritable liberté de créer. Il met du poids dans l'acte de peindre et ça sonne très haut quand il invite la beauté sans jamais être austère. Il pourrait s'y laisser prendre, il attend que cela vienne par surprise, comme une force farouche, celle d'un regard souverain et chaleureux (...)"

Laurence Huault-Nesme, directrice du musée Hébert, La Tronche

« [...]Je sais mes montagnes par cœur ».

Laurent Guétal

Les Grenoblois vivent dans l'ombre tutélaire des montagnes. Elles sont là, impressionnantes quoique familières. Elles barrent l'horizon mais obligent à élever le regard. On les observe à travers le cadre de la fenêtre, elles vous renseignent sur le temps qui s'annonce ; elles sont une invite à une excursion dominicale. On les admire selon l'heure de la journée, selon la lumière de la saison, tantôt se découpant comme un décor de théâtre à demi effacé dans un poudrolement lumineux, tantôt se révélant dans une mosaïque de lignes de force et de couleurs modulées. Elles sont presque irréelles quand elles se teintent de rose le soir. Les montagnes sont appréhendées par les yeux avant d'être conquises par l'ascension. Le peintre Jean-Marc Rochette, comme ses prédécesseurs dauphinois avant lui, a été imprégné dès son enfance par cette présence.

Peindre la montagne ne s'est pourtant pas imposé d'emblée même pour les peintres dauphinois. En Isère, Antoine de Ville « grimpe » jusqu'au sommet du Mont Aiguille, dans le massif du Vercors, dès 1492. Pour autant, il faut attendre le retentissement médiatique de la première ascension du Mont-Blanc, par de Saussure en 1786, et la diffusion de la pratique de l'alpinisme en 1874, presque cent ans, pour que le sujet s'impose en peinture. Certes la montagne appartient au genre du paysage et ce dernier apparaît en tant que tel au XVII^e siècle, notamment avec Nicolas Poussin (1594-1665) et Claude Gellée dit Le Lorrain (1600-1682), encore est-ce sous une forme idéalisée et codifiée qui ne va guère évoluer au XVIII^e siècle. La représentation de la montagne y reste symbolique. Le paysage est imaginé en atelier, dans une composition construite et équilibrée. Les massifs montagneux sont alors des accessoires au même titre que les fabriques pittoresques, moulins, temples et autres éléments. occupent l'arrière-plan de la composition permettant de creuser la ligne de fuite. Ici, il n'est pas besoin de vraisemblance

Au XVIII^e siècle, un nouveau sentiment de la nature apparaît dans la littérature en Allemagne d'abord, avec le mouvement préromantique du *Sturm und Drang* en France avec *la Nouvelle Héloïse* les *Rêveries d'un promeneur solitaire* Jean-Jacques Rousseau. Ce dernier invite ses contemporains à goûter une nature plus proche et plus quotidienne afin de s'en imprégner. L'artiste ne peut plus se contenter de décrire la nature, il doit aussi exprimer ses états d'âme, restituer ses expériences. Pour le faire, il choisit des sites sauvages, plus susceptibles de rendre le caractère précaire et sublime de l'existence comme le fait Caspar David Friedrich (1774-1840) en Allemagne. Ses paysages de montagne sont à la fois étonnants de réalisme et baignés d'une lumière quasi abstraite. A cela va s'ajouter la subjectivité sentimentale anglo-saxonne qui s'exprime et s'épanouit avec l'aquarelle. C'est en travaillant sur le motif en Italie, comme Poussin et Le Lorrain, que Jean-Robert Cozens (1752-1797) élabore sa vision romantique et crée ses plus belles œuvres. *Le lac de Nemi* est admiré par William Turner (1775-1851) et John Constable (1776-1837) en même temps qu'il les influence. Plus dans la mesure, les Français Pierre Henri de Valenciennes (1750-1819) et Achille-Etna Michallon (1796-1822), son élève, pratiquent le paysage historique tout en prônant l'étude directe de la nature. Dans leur suite, Jean-Baptiste Corot (1796-1875) dont *le Pont de Narni*, 1826, réunit sens de l'observation et impression personnelle, a su traduire cette nouvelle perception.

Parallèlement, la Révolution, en modifiant profondément la société et en bouleversant les notions de territoire, entraînera des changements. En créant les départements, la France voit se transformer sa perception du territoire national. La Convention et l'Empire enquêtent sur la situation économique du pays et tentent de décrire celle-ci avec précision. Les peintres, dans ce besoin de découverte et d'étude, participent à l'illustration d'ouvrages, guides et inventaires des régions déclenchant une première forme de tourisme. Ces relevés, qui sont du domaine purement topographique, révèlent non seulement le patrimoine monumental mais aussi les curiosités géographiques de chaque département. La montagne, celle du moins des pentes couvertes de sombres forêts, des cascades impressionnantes, des cimes inaccessibles, devient le sujet privilégié des artistes parisiens qui sortent de leurs ateliers pour peindre au grand air et sur le motif. En Dauphiné, graveurs, lithographes et peintres régionaux répondent à la demande accrue d'une clientèle de passage avide de particularisme et de curiosité. Il faut attendre cette période pour que la montagne soit représentée d'après nature. Les artistes en donnent cependant parfois une vision interprétée, empreinte de naïveté et de démesure où les massifs dépeints sont souvent surdimensionnés.

Tous les peintres voyageurs, étrangers et français, qui traversent les Alpes pour se rendre en Italie sont impressionnés par les paysages qu'ils rencontrent. Pressés par le temps, ils notent à main levée leurs impressions : aquarelles atmosphériques pour Turner, croquis rapides réalisés sur la route de Chartreuse pour Paul Huet... D'autres, séduits, prolongent le séjour pour approfondir leur découverte et portent leur chevalet jusqu'à Sassenage, Allevard et autres « Bout du monde ». A Grenoble les jeunes élèves de l'école municipale de dessin travaillent en plein air, prenant leurs motifs dans l'environnement immédiat. Jean Achard (1807-1884) s'attache volontiers à suivre les artistes itinérants, profitant de leurs conseils et repérant ainsi ses premiers sujets. Des peintres dauphinois, il se montrera le plus habile à faire la synthèse entre la tradition du paysage classique et celle d'un paysage plus réaliste transmis par les peintres hollandais.

Même vues de loin, ses montagnes baignent dans un air fluide et transparent qu'on ne retrouve que chez lui. Il n'hésite pas cependant à prendre de la hauteur pour trouver le point de vue idéal. Partagé entre son goût des arbres et des rochers, il sait rendre la matérialité des éléments. Il aime travailler la couche picturale pour traduire la texture des sols, des coupes rocheuses, des plissements de terrains, jouant sur les effets de lumière. Le Taillefer, dans le massif de Belledonne, est le sommet le plus élevé visible de Grenoble et le plus souvent représenté par le peintre. La « Vue de Belledonne », admirée par Jean-Marc Rochette et présentée aux côtés de ses œuvres, témoigne de son travail. Librement enlevée sur le motif, l'huile sur papier est traitée dans un registre étroit de bruns, ocres et roux, avec une transparence de la matière jamais égalée chez lui, conférant au tableau un aspect fondu et lumineux. L'esquisse révèle les qualités de l'artiste : acuité du regard, sens de la composition, sensibilité du traitement plastique mais surtout émotion intacte devant la nature.

Achard a fréquenté Boudin, Corot, Daubigny, Ravier... Son goût pour l'observation directe l'a inscrit pleinement dans l'école réaliste de 1850. Il a été le professeur de Henri Harpignies, se montrant un pédagogue libre et bienveillant. C'est naturellement à lui que Laurent Guétal (1841-1892) va s'adresser en 1875 alors que l'artiste, d'abord installé à Paris, est définitivement revenu à son pays natal. Originaire de Vienne, le jeune prêtre, autodidacte en peinture, s'exerce seul, s'appuyant sur les écrits de Rodolphe Töpffer et les reproductions des œuvres de Alexandre Calame, deux suisses.

Achard va l'initier au travail en plein air, le poussant à abandonner momentanément la haute montagne, l'entraînant autour de Grenoble, à Sassenage et vers Crémieu. Il lui apprend à observer, à cadrer plus serré son sujet, lui transmet la science des valeurs, l'art d'une composition solide. Fort de cet enseignement, l'abbé retourne à sa passion. Comme lui, les premiers photographes professionnels découvrent ces territoires inexplorés. Guétal est membre du club alpin français depuis sa création en 1874. Il aime presque autant faire l'excursion : gravir, reprendre son souffle, embrasser un panorama, que peindre sur le terrain : contempler, étudier, retranscrire la vision grandiose sur le papier ou sur une petite toile. De retour à Grenoble, il compose alors les tableaux dans le calme de son atelier du petit séminaire du Rondeau, aidé de ses esquisses, de photographies et de ses souvenirs. S'il peint la Chartreuse et le Vercors, comme Jean-Marc Rochette maintenant, c'est l'Oisans qui a sa prédilection. Haut lieu de l'alpinisme, la Bérarde en Oisans a inspiré plusieurs de ses œuvres dont *Les rochers de la Bérarde*, choisi pour évoquer son travail dans l'exposition. La vue, prise au bord du Vénéon, ouvre, au nord-est, sur les contreforts du massif de la Grande Ruine. Optant pour une composition resserrée, il nous propose ici une vision partielle du site et, de fait, moins théâtralisée. Il réussit à donner au spectateur l'illusion d'être assis à sa place parmi les rochers. Il le conduit à travers les éléments solides et liquides, dans un mouvement ascensionnel, vers la masse montagneuse éclairée dans le lointain sous un ciel bleu. Guétal est le premier à offrir aux amateurs une communion possible avec la grandeur des sommets. Les riches collections présentées par le musée de Grenoble, le *Paysage pastoral*, 1644, de Le Lorrain, le *Paysage montagneux, avant 1805*, de Francesco Foschi, avaient nourri le regard des jeunes peintres au XIXe siècle. L'accrochage dans les années 1980 des tableaux d'artistes dauphinois, réalisé dans une logique de reconnaissance de la peinture de montagne et de la production régionale, a marqué la nouvelle génération de créateurs, notamment Jean-Marc Rochette qui rappelle aujourd'hui l'importance de cette découverte. La grande toile d'Achard, *Vue prise à Saint-Egrève*, 1844, et celle immense du *Lac de l'Echauda*, 1886, par Guétal, ont suscité de nouvelles vocations en peinture.

Jean-Marc Rochette exprime sa volonté de rejoindre la tradition des paysagistes comme Corot et la lignée des peintres dauphinois comme Achard, Guétal et Ravier, tout en gardant l'originalité de sa perception. Il a aussi été influencé par la peinture du XXe siècle et particulièrement celle de Soutine et De Kooning pour leur recherche sur l'autonomie de la couleur et de la matière, du rythme dans le tableau. Il se situe dans un continuum qui, partant de la perception objective de la réalité - le réalisme - a trouvé dans l'art moderne une libération du sujet, en établissant un rapport nouveau à la nature. Délaissant une esthétique fondée sur la ressemblance, l'artiste en vient à pénétrer, en quelque sorte, dans le mouvement des forces profondes de la nature, ce par une symbiose avec celle-ci il ne décrit plus mais dans laquelle il s'inscrit. La toile devient alors le lieu de rencontre du peintre avec le paysage.

Le boeuf et le lac

Jean-Marc Rochette

Le musée, depuis le lycée Champollion, on ne pouvait pas se tromper, c'était tout droit, rue lesdiguières, la place de verdun et le mercredi l'entrée était gratuite. Toujours vide, dans l'allée centrale il y avait les anciens, quelques flamands, le maître de Moulins, je passais en courant et dans la deuxième pièce toujours un regard au de La Tour, un pénitent écrasant, Zurbaran et Philippe de Champaigne époustoufflant, mais mon but n'était pas là, voilà les modernes Matisse et Picasso bien sûr.

Ce que j'étais venu voir c'était la bête ! ce bleu, ce rouge, ces éclats de jaune, et cette matière qui danse dans tous les coins, c'était fort comme un combat de boxe, comme le choc d'une entrée en mêlée. Il n'était pas très épais le yiddish de Smilovitchi, mais bon dieu qu'est-ce qu'il tapait sec, ses touches claquaient comme des uppercuts. Au milieu de cette pièce froide et sans public, il n'y avait que Chaïm qui continuait à cogner comme un Georges Carpentier déchainé, son esprit il l'avait fusionné dans l'huile, mille éruptions, un magma de pensée. Pendant que les autres réfléchissaient, Soutine peignait.

Il faut dire qu'à cette époque reculée, on était en 1972, on nous avait caché un autre grand puncheur, un régional celui-là et abbé de son état, il n'avait plus droit aux cimaises puni qu'il était le malheureux, direction la réserve, trop montagne, trop réaliste, trop curé peut-être, bref il n'était plus en odeur de sainteté. L'époque était à autre chose. Mais un beau jour, miracle ! Deus Gracias ! On nous a ressorti l'abbé Guétal des oubliettes, un sublime lac est apparu, et quel lac ! On nous avez caché cette pure splendeur pour des ronds, quelques carrés, quelques riens pour quelques temps.

Un boeuf et un lac, qu'est-ce que je peux rajouter.

Jean-Marc Rochette

Biographie.

Né le 23 avril 1956 à Baden-Baden (Allemagne)

1957

Décès de son père Luc Rochette, médecin appelé en Algérie

1968-1975

Études secondaires au lycée Champollion de Grenoble

1972

Découverte de la peinture et de la montagne. Visites régulières au musée de Grenoble.
Réalisation de nombreuses voies dans le massif des Écrins, le Vercors, La Chartreuse, le Verdon

1876

Exposition collective avec F. Masse, G. Poussin, Pavloff, Nicoulaud, Vergier au musée de peinture de Grenoble, commissariat de Marie-Claude Beaud, directrice du musée

Accident grave de montagne

Premiers essais dans la bande dessinée notamment publication dans le journal Actuel à la demande Jean-François Bizot.

Premières publications aux Éditions Glénat-Guttin et à l'Écho des Savanes

1977

Militant actif du mouvement contre la centrale Superphoenix, collaboration au journal antinucléaire grenoblois « Casse-noix »

Voyage aux États-Unis (Yosemite et Rocky Mountains)

1978

Installation à Paris. Création d'Edmond le Cochon, scénario de Martin Veyron, personnage devenu culte inspiré par la contre-culture américaine (Crumb)

Publications au Danemark, en Hollande, en Allemagne et en Espagne (Mensuel El Vibora)

Publication pirate d'Edmond le Cochon au Chili sous la dictature de Pinochet. Nombreuses rééditions de l'album

1982

Création du Transperceneige avec Jacques Lob aux Éditions Casterman. Bande dessinée vedette du mensuel « À suivre »

1983

Expédition au Mali (Hombori Tondo)

Il renonce définitivement à l'alpinisme

1984

Voyage en Centre Afrique, reportage dessiné sur les Pygmées de Bayanga pour le mensuel Zoulou (sous la direction de Phil Kasoar)

1985

Reportage dessiné au Guatemala pour la revue Corto (Casterman)

1986

Publication de «Requiem blanc» avec l'écrivain Benjamin Legrand aux Éditions Casterman

1987

Dessinateur sportif au journal L'Équipe, (rugby, football, tennis, basket) une situation qui lui permet de se consacrer à la peinture

1990

Première exposition de peintures abstraites à la galerie Christian Desbois, Paris.

1994

Retour au dessin et à la bande dessinée. Abandonne de nouveau la peinture, une série de monochromes dont les recherches révèlent une nouvelle insatisfaction

1996

Livres d'illustration jeunesse aux Éditions l'École des Loisirs, Casterman, Le Seuil, notamment le Best seller « Le coyote mauve » avec Jean-Luc Cornette, écrivain

1998

Installation dans le département du Gard (Nord)

1999

Suite du Transperceneige (deux tomes) avec Benjamin Legrand

2000

Voyages en Nouvelle-Zélande (Wellington) et Afrique du Sud (Johannesburg) pour une exposition AFAA

2002

Illustration du Candide de Voltaire aux Éditions Albin Michel

Exposition des dessins et aquarelles du Candide à l'espace Modem, Paris

Rétrospective de bandes dessinées et illustrations à Angoulême et au Festival de Bastia

Exposition «La bande dessinée française» au Centre culturel français de Pékin

2004

Retour à la peinture notamment le thème du paysage inspiré du Gard et de l'Ardèche

Exposition d'un jour à la galerie Christian Desbois, Paris

2006

Voyage en Grèce à Ithaque

Réalisation d'aquarelles sur le motif pour une illustration de l'Odyssée d'Homère aux Éditions Albin Michel

Exposition des dessins et aquarelles de l'Odyssée à l'espace Modem, Paris

Le réalisateur coréen Bong Joon-Ho (The Host, Mother, Memories of Murder) fasciné par le

Transperceneige achète les droits et décide de réaliser un film dont le tournage débutera fin 2011 (Casting international et coproduction coréenne et américaine). Sortie prévue en 2012

2008

Installation à Berlin où il termine la bande dessinée (commencée à Paris) Himalaya Vaudou aux Éditions Glénat sur un scénario de Fred Bernard, largement inspirée de la montagne.

Exposition du Transperceneige au Festival de l'Image de Séoul

2009

Se consacre désormais à la peinture notamment de grands formats abstraits à l'huile sur la question du paysage. Poursuit des recherches sur la figure et l'autoportrait

2010 Participation à Berliner Liste (Fair for contemporary art and photography) il présente cinq toiles grands formats

2011

Exposition (de juin à décembre) au Musée Géo-Charles (Echirolles)

« du privilège de la verticalité » peintures, en collaboration avec le musée de Grenoble et le musée Hébert, La Tronche

Publication

Édition d'un catalogue de l'exposition en partenariat avec LIENART Éditions (Paris)

Textes de Jean-Marc Rochette, Elisabeth Chambon, Laurence Huault-Nesme.

Collections

Collection Claude Berri (cent dessins préparatoires de l'Odyssée) en 2006

Collections privées en France

Iconographie

(visuels disponibles pour la presse)



© Jean-Marc Rochette *Le lac*, 2010, huile sur toile, 190x250cm.



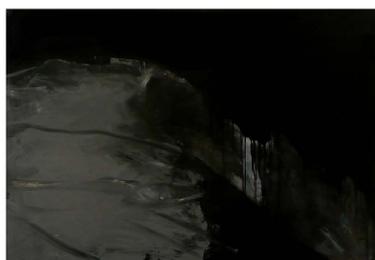
© Jean-Marc Rochette *Le Mûrier de Lussan*, 2010, huile sur toile, 190x230cm.



© Jean-Marc Rochette *Selbstbildnislandschaften*, 2011, triptyque, acrylique sur papier, 100x210cm (l'ensemble).



© Jean-Marc Rochette *Autoportrait*, 2011, aquarelle et gouache sur papier, 38x29cm.



© Jean-Marc Rochette *Ailefroide*, 2010, huile sur toile, 130x190cm.



© Jean-Marc Rochette *Ailefroide*, 2010, huile sur toile, 130x190cm.



© Jean-Marc Rochette *Ailefroide*, 2010, huile sur toile, 130x190cm.

Autour de l'exposition

PUBLICATION

Un catalogue est publié à l'occasion de l'exposition *Du privilège de la verticalité*, sous la direction éditoriale de LIENART Éditions

96 pages quadri

Tirage : 800 exemplaires

Textes :

Elisabeth Chambon, conservateur du musée Géo-Charles

Laurence Huault-Nesme, directrice du musée Hébert

Jean-Marc Rochette

Tarif : 30€

DES GOÛTERS DE L'ART (tout public)

Dimanche 26 juin à 15h : visite commentée de l'exposition par Anne-Lise Michaud, animatrice au musée

Dimanche 4 décembre à 15h : visite commentée de l'exposition par Anne-Lise Michaud, animatrice au musée

NOCTURNE (tout public)

Mercredi 16 novembre à 19h : visite commentée de l'exposition par Elisabeth Chambon, conservateur du musée Géo-Charles

LES JOURNEES EUROPEENNES DU PATRIMOINE

Samedi 17 et dimanche 18 septembre 2011

Rencontre avec Laurence Huault-Nesme, directrice du Musée Hébert, La Tronche, autour de l'exposition *Du privilège de la verticalité*, le dimanche 18 septembre à 15h, en présence de Jean-Marc Rochette (sous réserve)

EN ROUTE POUR LE MUSÉE !

Pour les scolaires, centres de loisirs, IME ...

Le Musée propose un ensemble d'activités pédagogiques adaptées aux différents niveaux scolaires. Pour les classes de **maternelles et primaires**, la visite est accompagnée d'un carnet/découverte. Les enfants sont amenés à observer les oeuvres avec attention pour résoudre des énigmes et répondre aux questions. Une initiation à l'art actuel et aux pratiques artistiques contemporaines sont proposées aux **collèges et lycées**, en s'appuyant sur l'exemple de l'exposition temporaire en cours. **Durée : de 1h à 1h30, selon l'âge et l'activité choisie**

TOUTES NOS ACTIVITÉS SONT GRATUITES ET UNIQUEMENT SUR RÉSERVATION

Rendez-vous auprès du service pédagogique, **Marlène Quaranta** / t 04 76 22 99 32

m.quaranta@ville-echirolles.fr

Informations utiles

Exposition du 17 juin au 18 décembre 2011

Vernissage vendredi 17 juin 2011 à 18h30, en présence de Jean-Marc Rochette

Du lundi au vendredi de 14h à 18h

Samedi et dimanche de 14h à 19h

Fermé le mardi

Fermeture à 18h les samedi et dimanche, de novembre à février

ENTRÉE GRATUITE

Contacts :

Musée Géo-Charles

1, rue Géo-Charles - 38130 Échirolles

T 04 76 22 58 63 - F 04 76 09 78 55 - musee-geo-charles@ville-echirolles.fr

www.ville-echirolles.fr/sortir/geocharles/geocharles.html

Conservation

Élisabeth CHAMBON

t : 04 76 22 58 63

e.chambon@ville-echirolles.fr

Assistante de conservation

Renée DELATTRE

t : 04 76 22 99 30

r.delattre@ville-echirolles.fr

Action pédagogique

Marlène QUARANTA

t : 04 76 22 99 32

m.quaranta@ville-echirolles.fr

Administration/Communication

Pauline BESSON-BERNARD

t : 04 76 22 99 36

p.besson@ville-echirolles.fr

Assistant technique

Stéphane DÉPLAN

t : 04 76 22 58 63

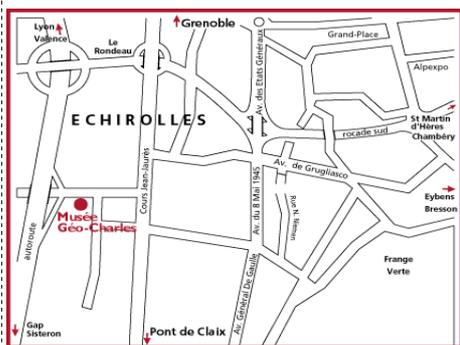
musee-geo-charles@ville-echirolles.fr

Accueil du public

Olivier FINÉ

T: 04 76 22 58 63

musee-geo-charles@ville-echirolles.fr



Situation et moyens d'accès :

De Lyon, autoroute, direction Grenoble / Sisteron, sortie Côte d'Azur / Sassenage Fontaine / Rocade Sud, sortie 6 Espace Comboire Nord, rond point 3^{ème} sortie, rue Géo-Charles

De Grenoble, accès Bus ligne 11, arrêt Musée Géo-Charles